

UNA QUESTIONE PRIVATA

DES LE 6 JUIN

« J'arrêterai quand l'Italie se relèvera »

Paolo Taviani, 86 ans, présente « Una questione privata », qui fait écho à la crise que traverse son pays

ENTRETIEN

Le 15 avril, les cinéphiles pleuraient la mort, à 88 ans, de Vittorio Taviani, auteur, avec son frère Paolo, d'une des œuvres les plus claires et les plus pleurantes du cinéma italien. Un mois et demi plus tard, le même Paolo présentait à la presse française leur dernier film, *Una questione privata*. Dialogue avec un veuilleur, le cœur en vrac, mais l'œil plus vif que jamais.

Dès votre premier documentaire, « San Miniato luglio '44 » (1957), qui retrace un crime nazi perpétré votre village natal, en Toscane, la lutte contre le fascisme est au cœur de votre filmographie. Pourquoi y revenir ?

Après *La Nuit de San Lorenzo* (1982), Vittorio et moi, nous nous étions dit : « C'est la dernière fois que l'on parle de fascisme ! » Hélas, même s'il se déroule durant la Résistance, *Una questione privata* est devenu un film contemporain. Pendant sa réalisation, des actes racistes ont secoué l'Italie. Le 29 août 2017, le parti néofasciste Forza Nuova a mis en ligne une affiche de la République mussolinienne de Salò, où un Noir s'en prend à une Blanche, avec pour légende : « Défends-la des nouveaux envahisseurs, ce pourrait être ta mère, ta femme, ta sœur, ta fille. » Le 22 octobre, des supporters de la Lazio ont détourné une photo d'Anne Frank vêtue du maillot de leurs rivaux, l'AS Rome : un sacrilège ! Le résultat est sous nos yeux : les nouvelles formes du fascisme, portées par le Web, prennent le pouvoir en Italie, comme aux États-Unis ou en Hongrie.

Ces nouvelles technologies, vous les utilisez ?

À 86 ans, je vais vous faire une réponse de grand-père : il me suffit de voir l'effet qu'elles produisent sur mes petits-enfants, le corps courbé, les yeux au sol, pour m'en tenir loin. Mon Dieu, lorsqu'on entre dans la vie, c'est vers le ciel qu'il faut regarder ! Il ne suffit pas de s'indigner, il faut agir. Un de nos plus grands poètes, Franco Fortini, disait : « Une force de secouer la tête, elle vous tombe dans les mains. »

Vous avez porté à l'écran Pirandello, Tolstoï, Goethe, Boccace... Qu'est-ce qui vous a incité, cette fois, à adapter Beppe Fenoglio ?

C'est le plus grand écrivain italien de l'après-guerre, avec Italo Calvino. Et c'est probablement notre seul grand écrivain épique. Depuis 1974, je passe tous les mois de

juillet sur l'île de Salina, au large de la Sicile. Il y a trois étés, une lecture à la radio d'une nouvelle de Fenoglio m'a captivé. J'appelle Vittorio : il l'avait écoutée en même temps que moi ! Un coup de fil pour vérifier que les droits du livre étaient libres, et nous voilà de retour à Rome, travaillant sur le scénario.

Dans « Journal intime » (1993), Nanni Moretti associe à chaque île éolienne une pathologie spécifique. Faites-vous le même diagnostic ?

Moi, c'est d'une indigestion de couleurs que mes yeux souffrent, à la fin de chaque été ! Salina est verte, Stromboli noire, Panarea blanche, Vulcano jaunâtre... Vittorio a demandé à ce que, à la mort de sa femme, leurs cendres soient répandues au large de Salina... Dans *Kaos* (1984), nous avons pu filmer un coin de plage désormais interdit au public, je suis heureux de permettre à d'autres yeux que les miens d'apprécier de telles splendeurs.

« Una questione privata » raconte l'histoire d'un aveuglement. À l'image de votre héros, pris dans des brumes amoureuses, le film s'applique à brouiller les limites entre la folie et la raison, la Résistance et le fascisme, le bien et le mal...

Le décor original de la nouvelle, dans les collines piémontaises des Langhe, était occupé par une « armée » de vigneronnes. Alors nous sommes montés tourner à 2300 mètres d'altitude, vers des montagnes plus désolées, près de la France. Il y avait souvent de la brume, mais nous en avons ajouté, avec des effets spéciaux numériques. Il ne fallait pas que le paysage, beau à tomber, distraie le spectateur ! Le brouillard – personnage à part entière – confère au film ce « réalisme magique » auquel Vittorio et moi sommes attachés. Quant au sujet, c'est une fable vieille comme le monde : quelle autre passion que l'amour peut ainsi vous pousser à trahir vos croyances les plus chères ?

« Quelle autre passion que l'amour peut vous pousser à trahir vos croyances les plus chères ? »

Difficile de distinguer, de même, qui de vous et de Vittorio faisait quoi. Il vous est arrivé de comparer votre relation de travail à un cappuccino...

En 2015, à l'occasion du centenaire des frères Lumière, Thierry Frémaux a invité à Cannes les trois paires de frères à avoir jamais gagné la Palme d'or : les Coen, les Dardenne, et nous. Nous sommes tous de suite reconnus : ce type d'entente est inexplicable ! En conférence de presse, nous avons volé une blague du scénariste du *Voluer de bicyclette*, Cesare Zavattini. Au sujet de sa collaboration avec Vittorio De Sica, il

disait : « Quand tu bois un cappuccino, est-ce que tu sais où commence le café et où finit le lait ? Alors ne me casse pas les couilles ! »

Considérez-vous « Una questione privata » comme votre premier film réalisé seul ?

Non. Nous l'avons écrit et monté ensemble. Vittorio était trop diminué pour venir sur le tournage, mais je lui envoyais les rushes au jour le jour. Un cameraman m'a fait remarquer que je me tournais après chaque prise, comme si je cherchais la confirmation de quelqu'un... Avec Vittorio, on se disputait beaucoup, vous savez – à toutes les étapes d'un film, et, pire encore, sur les courts de tennis : « Crève ! », se disait-on, en se jetant la raquette au nez ! Depuis sa disparition, les amis me poussent à continuer, sans lui. Je leur réponds : « Je donnerai ma démission, à la vie comme au cinéma, quand mon pays dévasté se relèvera de ses ruines ; jusqu'alors, oui, mieux vaut être vivant. »

Alors que l'Italie sombre politiquement, son cinéma retrouve de sa superbe. Suivez-vous le travail d'Alice Rohrwacher, dont « Heureux comme Lazzaro » fait écho à votre Palme d'or, « Padre Padrone » (1977) ?

Je n'ai pas encore vu son film, mais elle m'a écrit, à la mort de Vittorio, un très beau message de condoléances... J'ai rencontré le jeune acteur d'*Una questione privata*, Luca Marinelli, aux Donatello [équivalent italien des Césars]. Il y avait du beau monde, dont le président de la République, Sergio Mattarella – son courage, dans le néant que nous traversons, me donne quelques raisons d'espérer. Luca est venu accompagné non d'une actrice ou d'une petite amie, comme la plupart des comédiens de sa génération, mais de sa grand-mère ! Regardez ses yeux bleus, si intenses : ils nous aident à mieux saisir les contrastes autour de nous.

PROPOS RECUEILLIS PAR AURELIANO TONET



Luca Marinelli, Valentina Belle et Lorenzo Richelmy dans « Una questione privata », de Paolo et Vittorio Taviani. (UMBERTO MONTIROLI)

Les mécaniques contradictoires de l'amour et de l'action armée

Le film des frères Taviani met en scène, dans les collines du Piémont, un drame amoureux qui sape l'amitié entre deux partisans

UNA QUESTIONE PRIVATA

Plus que des traits des personnages, de leurs motivations, c'est le brouillard qui les entoure qu'on se sent imprégné en sortant de la projection d'*Una questione privata*. Le dernier film réalisé par Paolo et Vittorio Taviani (Vittorio, l'aîné, est mort le 15 avril) est enveloppé d'une brume épaisse qui s'abat sans prévenir sur les collines des Langhe, où est située l'action de ce récit, emprunté à Beppe Fenoglio (1922-1963), auteur qui consacra toute son œuvre aux partisans italiens, dont il avait fait partie.

Comme son titre l'indique, *Una questione privata* met en mouve-

ment les mécaniques contradictoires des passions privées et de l'action politique armée. Les Taviani ont beau traiter consciencieusement ce thème, leur film semble se défaire de cette intention pour devenir une succession de visions ténébreuses d'un passé à la fois glorieux et terrifiant – la guerre de partisans contre les fascistes – qui fut la matrice du cinéma italien à partir de 1945. Ce film bref, imparfait mais bouleversant retentit comme l'ultime célébration d'une façon de pratiquer un art, dont l'un des premiers et plus beaux exemples fut *Paisà*, de Roberto Rossellini.

On est au dernier automne de la seconde guerre mondiale. Dans les collines du Piémont, les partisans espèrent la progression des Alliés et affrontent les Chemises noires de la république de Salò, la

guerre de libération est aussi une guerre civile. De très jeunes gens battent la campagne dans le froid, mal armés, mal vêtus, mal nourris. Au hasard d'une patrouille, Milton (Luca Marinelli) revient dans la belle maison de maître où il a composé, avec Giorgio (Lorenzo Richelmy) et Fulvia (Valentina Belle) un triangle amoureux qui mêla – une succession de flashback en attestera – littérature, jazz et marivaudage. C'était avant, en 1943. Depuis, Fulvia s'est réfugiée en ville, Milton, puis Giorgio ont rejoint les rangs des partisans.

La gouvernante de la grande demeure laisse entendre à Milton, qui était jusqu'alors sûr de l'amour de Fulvia, que Giorgio en a lui aussi été le récipiendaire. Au mépris des ordres de ses camarades et néanmoins supérieurs, le jeune homme se lance à la recherche de

son ami et désormais rival. Il apprend bientôt que celui-ci a été pris par les fascistes et Milton consacre désormais toute son énergie à la recherche d'un prisonnier qu'il pourrait échanger contre Giorgio.

Un éden fracassé par la guerre Comme il arrive souvent aux cinéastes qui ont passé 80 ans, les Taviani ne gaspillent pas leur énergie. C'est peut-être dans ce souci d'économie qu'il faut trouver une justification aux retours en arrière laborieux et convenus qui évoquent l'éden fracassé par la guerre : la simplicité du cadre, le jeu élémentaire des interprètes travaillent alors contre le film.

Ce n'est finalement pas très important. Parce que les mêmes procédés produisent l'effet exactement inverse lorsqu'il s'agit de mettre en scène la course de Mil-

ton dans ces visions de guerre civile. Dans ce paysage d'escarpements épuisants, de fermes isolées qui sont tour à tour des refuges et des pièges, le garçon – qui doit son sobriquet à son amour pour la littérature anglaise en général, à l'auteur du *Paradis perdu* en particulier – pose son regard halluciné (Luca Marinelli tenait le rôle d'un méchant très décadent dans *On l'appelle Jeeg Robot*, récente curiosité romaine) sur ce monde qui lui échappe.

La réalité se défait en une série de plans qui seraient presque des tableaux s'ils n'étaient pas instables : une petite fille s'extrait d'un monceau de cadavres, un prisonnier fasciste se mue en une espèce de machine (il ne parle plus, n'essaie plus que de reproduire les sons d'un solo de batterie), un prêtre tente de bénir une catastro-

phe qui nie tout ce pour quoi il a prié. Et toujours le brouillard finit par s'abattre, pour faire douter des distinctions entre les camps, de la justesse des décisions et des impulsions.

Paolo et Vittorio Taviani ne glissent pas pour autant dans le relativisme. Tout le monde a ses raisons, bien sûr, mais toutes ne se valent pas. La jalousie de Milton voile la raison de son combat, elle ne la nie pas. Les deux octogénaires se souviennent et déclinent le rideau de brouillard pour que, de ce côté-ci de l'histoire, on entrevoie une dernière fois ce qui leur a donné naissance.

THOMAS SOTINEL

Film italien de Paolo et Vittorio Taviani. Avec Luca Marinelli, Lorenzo Richelmy, Valentina Belle (1 h 25).